



Fiche n° 1579
LES BIENHEUREUX
de Sofia Djama

Du 21 février au 6 mars 2018
Festival...Et Vivre !

LES BIENHEUREUX

de SOFIA DJAMA

Sortie nationale : 13 décembre 2017

Avec **Lyna Khoudri** (Prix Orizzonti de la meilleure actrice à la Mostra de Venise), Sami Bouajila, Nadia Kaci, Faouzi Bensaïdi.

Durée : 1h42

Genre : drame Franco- Algérien.

LES BIENHEUREUX dresse un portrait puissant et émouvant de l'Algérie meurtrie par une guerre civile qui a eu de graves conséquences, y compris sur l'identité algérienne d'aujourd'hui.



Les Algériens se font leur cinéma

Petite virée au casting des « Bienheureux », à Alger.

Amira Hilda s'est levée à 5 heures ce matin pour parcourir en bus les 270 km qui séparent Sétif, sur les Hauts Plateaux, de la capitale. En ce début d'été 2016, elle participe à la Cinémathèque d'Alger, autrefois mythique, au casting du premier long-métrage de Sofia Djama, deux fois primée en 2012 au Festival du court-métrage de Clermont-Ferrand avec *Mollement un samedi matin*, l'histoire d'un violeur en panne d'érection.

Les Bienheureux, production franco-belge distribuée par Bac Films, est aujourd'hui en compétition officielle à la Mostra de Venise (30 septembre-9 août), dans la section Orizzonti. La réalisatrice y suit les tribulations d'un couple désabusé par les promesses non tenues, après les révoltes qui ont conduit au multipartisme, en 1988, et de leur fils, à la recherche avec son amie, dans les rues d'Alger, d'un tatoueur qui voudra bien marquer une sourate sur le dos de leur pieux camarade.

La plupart des acteurs présents cumulent d'autres activités, comme la chanteuse et animatrice Salima Abada, en vue cette année dans le film de Merzak Allouache, *Enquête au paradis*. Faute de productions et d'une vision globale du cinéma en Algérie, ils sont peu à exercer leur métier et beaucoup doivent figurer dans des séries télévisées de piètre qualité. Quant aux non-professionnels, les plus nombreux, ils sont venus avec un mot d'ordre : « *Se dé-fou-ler !* » « *En France, il faut une journée pour obtenir un peu de spontanéité sur une scène avec des figurants*, développe Karine Bouchama, qui a collaboré avec une autre directrice de casting, Juliette Denis, à Paris. Ici, tu les mets dans une boîte de nuit et, en dix minutes, à 9 heures du matin, sans alcool, tu ne peux plus les arrêter ! Le plaisir est comme interdit en Algérie. Nous, on les près quelques annonces sur les réseaux sociaux, 500 candidats de tous âges sont venus en une semaine pour arracher un rôle aux côtés de Nadia Kaci et Sami Bouajila. L'essentiel des acteurs, y compris ceux détectés en France (Nadia Kaci, Lyna Khoudri, Mohamed Ali Allalou, Hadjar Benmansour et Rafik Naït Chabane), sont algériens et familiers des problématiques évoquées dans le film : « *Comment vivre dans un pays qui semble nous être de moins en moins destiné, après une ouverture démocratique ratée, puis une guerre civile que les islamistes ont perdue militairement, mais gagnée dans les esprits ?* tente de résumer la réalisatrice. La question est posée à travers les regards de deux femmes de deux générations, mais elle concerne tout le monde. »

« **Pas de contact, même pour jouer "Roméo et Juliette" !** »

Signe de ce conservatisme qui n'épargne rien, ce jeune comédien qui a renoncé au tournage après avoir vu des bouteilles de vin, pourtant vides, sur un décor.

Distribué dans *Les Bienheureux*, Sami Gougam raconte comment, dans le seul Institut public d'art dramatique, en banlieue d'Alger, qu'il a quitté, les professeurs interdisent tout contact entre garçons et filles, « *y compris pour jouer Roméo et Juliette !* ».

Rappeur et slameur, gouaillieur, Brahim Derris est loin de ces considérations. Le tatoueur, ça sera lui. Il est un habitué de l'association culturelle SOS Bab El-Oued, créée au cœur du quartier populaire éponyme, dans les années 1990, « *pour éviter que*

tous les jeunes ne prennent le maquis », disent ses fondateurs. A la demande de la réalisatrice, il est venu aux répétitions avec deux amis non comédiens, Hamid et Slimane. « Des acteurs nés, comme tout le quartier », rigolent Adam Bessa et Amine Lansari, repérés en France et qui ont amélioré leur diction en se baladant dans Bab El-Oued.

Chance rare, Brahim, qui crève l'écran dans *Les Bienheureux*, a ensuite cumulé deux expériences auprès de Karim Moussaoui, présent à Cannes cette année, et de Merzak Allouache. Cela ne l'a pas empêché de profiter de la première occasion, et d'un visa touristique, pour fausser compagnie à son pays : « *Je suis sorti de ma cage pour apprendre à voler.* » **LE MONDE AFRIQUE**

Rencontre avec une jeune réalisatrice prometteuse à la Mostra de Venise. TV5 MONDE

« *Les islamistes ont certes perdu la guerre militairement mais ils l'ont gagnée dans les esprits* » **Sofia Djama**

Avant même le palmarès officiel, la cinéaste avait remporté deux récompenses dans le cadre de ce festival international : le **Brian Award** récompense un film qui défend les valeurs de respect des droits humains, de la démocratie, du pluralisme, de la liberté de penser, sans les distinctions habituelles fondées sur le genre ou l'orientation sexuelle ; et le prix **Lina Mangiacapre**, du nom de la figure radicale du féminisme napolitain et italien, destiné à une oeuvre qui change les représentations, et les images des femmes au cinéma. Et cela alors même que, une fois encore, les femmes sélectionnées à la Mostra 2017 se comptent sur les doigts de la main. Une réalisatrice sur 21 hommes concourait pour le Lion d'or et quatre femmes (dont Sofia Djama) sur 19, dans la catégorie Orizzonti. Vindra encore un prix, celui de la meilleure actrice à sa jeune interprète Lyna Khoudri.

Dans *Les Bienheureux*, la jeune femme de 38 ans, plante sa caméra à Alger, quelques années après la guerre civile qui a vu s'affronter l'armée nationale et divers groupes islamistes causant, en une décennie, plus de 100 000 morts.

Amal (Nadia Kaci) et Samir (Sami Bouajila), forment un couple de bourgeois désabusé. Un soir, il décide de sortir pour fêter leurs 20 ans de mariage. Mais cet anniversaire marque aussi celui des émeutes de 1988 qui ont conduit au multipartisme en Algérie. Alors qu'Amal, vingt ans plus tard, évoque ses illusions perdues, son mari, lui, un gynécologue qui pratique des avortements clandestins, se complaît dans l'immobilisme, que Sami Bouajila, interprète avec une générosité constante.

A côté une autre génération cohabite, sans jamais se rencontrer, celle incarnée par leur fils Fahim, et ses amis, Ferial et Reda, errant dans une ville qui, peu à peu, se referme sur eux.

Une atmosphère schizophrène

Comment vivre dans une Algérie qui n'a pas fait le deuil de la décennie noire ? interroge en toile de fond, la réalisatrice, elle-même enfant de la guerre civile, née en 1979, et qui a passé son enfance à Bejaïa (Kabylie). Il y a d'un côté ce couple, héritier de l'histoire de la guerre d'indépendance, qui mène une vie d'intérieur. En autarcie, dans un milieu bourgeois où l'on boit de l'alcool, où l'on danse encore, dans des appartements cossus plombés par « *les vieux de meubles des parents* ». « *Les adultes vivent dans la nostalgie et restent bloqués. Comme le mari, Samir, encore fan, de Léo Ferre* », se désole Sofia Djama.

Contrairement à leurs aînés, les jeunes investissent l'espace public, - enjeu crucial du film - où cette fois, le mobilier urbain semble peu à peu les engloutir. Ils ont beau être dehors, ils sont enfermés. Ils ne font que passer dans les artères de la ville blanche où la mer qui borde la capitale algérienne semble ne plus exister. La jeunesse se donne rendez-vous dans des lieux clos. Dans la chambre de Fahim (Amine Lansari), personnage secrètement amoureux de Ferial et toujours en retrait, le "joint" passe de main en main. La scène qui réunit ici les trois gamins est véloce. A peine le jeune Reda, interprété avec brio par le franco-tunisien Adam Bessa, entre en transe sur un morceau de rock électrisant, qu'il retombe quasi simultanément "stone" sur un fauteuil, à l'écoute d'un chant coranique. Il ne faudra pas plus de preuve de « *l'état quasi schizophrénique de Reda* » pour réveiller l'espiègle Ferial (Lyna Khoudri), qui se moque non sans tendresse de son tapis de prière. Pour Sofia Djama, « *vivre aujourd'hui en Algérie signifie vivre constamment dans la contradiction, le conservatisme religieux, l'ignorance sacralisée, et maintenant institutionnalisée, et simultanément un fort désir de liberté* ».

« *Lorsqu'un pays est en échec, ce sont les femmes qui payent les premières.* »

Dans *Les Bienheureux*, Amal et Ferial, semblent moins en proie à cette bipolarité. « J'ai décidé de croiser le regard de ces deux personnages parce que lorsqu'un pays est en échec, partout dans le monde pas seulement en Algérie, ce sont les femmes qui payent les premières »

Vingt ans séparent ces deux personnages féminins forts. La plus jeune Ferial, qui a perdu sa mère durant la guerre civile, est débarrassée « *de toute idéologie qui sent la naphthaline* ». Amal, elle, a « *conscience de l'environnement qui l'entoure* ». Elle sait que son mari fait « *semblant d'être militant pour mieux composer avec cette société en crise, hypocrite, où l'on peut fumer, boire, pourvu que ce soit à l'abri des regards.* » Mais elle ne voit plus aucune perspective dans ce pays et rêve d'un avenir ailleurs. La dernière séquence, lorsqu'elle s'approche au bord d'une fenêtre grand ouverte sur l'horizon - ici on est littéralement suspendu au regard de Nadia Kaci - laisse finalement un gros sentiment de frustration. Ce n'est plus le pays qui se referme sur elle-même mais bien, elle, qui refuse de saisir l'instant. La fascinante Ferial est tout à l'opposé. A Reda qui, d'un ton péremptoire, lui dit qu'il faut aller dans les grandes capitales occidentales comme Berlin pour s'amuser. Elle lui répond, le port altier : Et pourquoi, on pourrait pas s'amuser ici ! ce qui intéresse aujourd'hui Sofia Djama, comme la jeune Ferial, c'est le présent. Déjà en 2012, dans son court métrage *Mollement*, un Samedi matin, primé au festival de Clermont Ferrand et aux Journées cinématographiques d'Alger, elle a donné à voir un pays qui peine à faire son deuil et à « *se projeter* ». Dans sa genèse comme dans les thèmes qu'il aborde, "Les Bienheureux", adapté d'une nouvelle dont elle est l'autrice, est très proche de ce court-métrage. Mais elle reconnaît, qu'elle y est moins en « *colère* », « *plus tendre et plus positive.* »

...ET VIVRE ! Soirées spéciales en présence des réalisatrices (teurs) de

LUNA Elsa Diringer **lundi 26 février 19h**

LES BIENHEUREUX Sofia Djama **jeudi 1^{er} Mars 19h**

WAJIB Annemarie Jacir **dimanche 4 mars à 16h30**

DIANE A LES EPAULES Fabien Gorgeart **mardi 6 Mars 19h**